

ÉCRITURE AUTOMATIQUE

# Ristretto

L'aventure mot à mot



CHARLES-HENRI BOISSEAU



**Ristretto**

Du même auteur

\*\*\*

Les Fantaisies du Mal  
*Librinova, 2022*

Charles-Henri Boisseau

# **Ristretto**

Ecriture automatique

©Charles-Henri Boisseau, 2023

ISBN papier : 978-2-9589887-0-8

[www.charleshenriboisseau.fr](http://www.charleshenriboisseau.fr)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Sommaire

Avant-propos .....	11
Code Python .....	23
J1 : seriner comme un(e) patache céruléen(ne) .....	25
J2 : choir comme un(e) néophobe iridescent(e).....	35
J3 : procrastiner comme un(e) philistin mellifluent(e).....	45
J4 : baguenauder comme un(e) thébaïde tumescent(e) .....	55
J5 : fluer comme un(e) vahiné callipyge.....	61
J6 : jaspiner comme un(e) anachorète peccamineux(se) .....	67
J7 : fulgurer comme un(e) agelaste hiémal(e) .....	73
J8 : gauchir comme un(e) ectoplasme tératoïde .....	77
J9 : musarder comme un(e) sylphide babélien(ne).....	83
J10 : zinzinuler comme un(e) ombrière atrabilaire .....	87
Après-propos .....	95



La saveur du réel

Il marchait sur un pied sans savoir où il poserait l'autre. Au tournant de la rue le vent balayait la poussière et sa bouche avide engouffrait tout l'espace.

Il se mit à courir espérant s'envoler d'un moment à l'autre, mais au bord du ruisseau les pavés étaient humides et ses bras battant l'air n'ont pu le retenir. Dans sa chute il comprit qu'il était plus lourd que son rêve et il aima, depuis, le poids qui l'avait fait tomber.

Pierre Reverdy

Ristretto

## **Avant-propos**

Il est de bon ton de se méfier de la raison.  
Sans doute à raison.

Qu'est-ce que la raison ? Une invention... Le moyen privilégié d'accéder à la connaissance. Une ordonnance factice aux lunettes du Temps et de l'Espace... Une incongruité bricolée... Qui autorise notre pensée à conceptualiser les choses du monde. À la projeter et pis ! À nous arracher de la nature.

Aujourd'hui, je ne comprends plus mon chien. Et plus grand-chose à ce qui m'entoure... Est-ce une crise d'âge ? Un embourbement de l'esprit ? Peut-être... Mais je préfère m'accabler d'un trop-plein de pensée raisonnée. Accabler ou

suraccabler. La raison a bon dos... Je préfère charger la mule et l'affliger de tous les maux. La charger ? Oui.

J'accuse... le coup ? Non...

J'accuse car la pensée raisonnée me lasse. Elle me lasse par sa complexité : celle de devoir maîtriser, par une connaissance toujours plus poussée, la technique qui permet d'accéder à la connaissance d'après. La raison ne prémunit guère du charlatanisme, de l'absurde et de l'ignorance globalisée. Elle n'a pas vocation à englober le monde ! Non pas de l'expliquer. La raison m'éloigne surtout des bêtes et d'une simplicité virginale que je me plais à idéaliser. Comment comprendre le monde avec des lunettes aux verres teintés ? Comment s'arroger le droit de parler en son nom ? Trop de chapelles et d'intérêts... Factices... Trop de spécification et de vocabulaire abscons. Gageons que les platistes sont un symptôme... Moins complotistes que raisonnables simplistes, démissionnaires de la complexité.

La raison m'excède par ses excès : aux résultats de la domestication de la nature et de nos corps... Aux bouillonnements algorithmiques dont la quête d'optimisation irrigue tous les pans de nos vies. La vérité ne serait pas dans la substance mais dans l'efficacité, dans la vitesse et dans le précis. Dans une maîtrise toujours plus poussée d'un temps réduit et d'une pluralité d'espaces numérisés.

La raison me désespère par ses limites, car elle ne les repousse qu'en elle-même... Elle décompte le sensible contre l'idée de mouvement. Quel est l'horizon de la découpe ? On ne domestique pas la raison. Elle avance comme un monstre. Tranche pour palper, dévore les cœurs versés à la rêverie.

Les projections m'ennuient. Les carrés sont fades. J'ai comme une envie de penser autrement.

### **Ode à l'intuition**

Ce petit livre est une expérience d'écriture spontanée. J'ai voulu, dans la mesure du possible, désapprendre de la raison... Pour écouter mon intuition dans un exercice créatif... Palper les connaissances qui naîtraient de ce processus... Les questions et les réponses qui se poseraient à mon corps tout en partant d'une page blanche.

Cette expérience s'éloigne d'autres démarches que l'on tenterait de placer sur le même plan. Je pense aux surréalistes drogués à la psychanalyse ; aux méditant-thérapeutes qui haranguent au lâcher-prise ; aux Bohémiennes qui font parler les morts. Un mouvement « post-rationaliste » se développe outre-Atlantique, paraît-il... En réaction à l'emprise d'une culture du rationnel dans

l'évaluation de la condition humaine, disent-ils... J'avoue ne pas savoir quoi en penser. Et je préfère faire les choses dans mon coin. Cette expérience ne se réclame d'aucun mouvement. Elle est un basculement de pensée ! J'ai même voulu en faire un jeu.

Cette expérience est un basculement de pensée, car j'ai voulu m'extraire du Temps et de l'Espace pour m'autoriser à dépenser (!) ; à m'imprégner du monde et pis ! À faire corps avec mon environnement. Sans doute, espérais-je de la sorte me hisser à l'intelligibilité de mon chien.

« Intuitionner ». Le verbe n'existe pas. Je le définis comme une action dont l'objectif est d'accéder spontanément à la connaissance des choses. Cette action ne repose ni sur le raisonnement ni sur l'expérience. Mais elle a l'avantage de dépasser le monde sensible... Le tangible ; la particularité de s'attacher aux essences, aux mouvements et aux énergies.

« Intuitionner » ... Quelle affaire me direz-vous ! L'approche n'est pas nouvelle. Je veux la croire aussi primaire que le désir sexuel, que les peurs bleues lors des soirées d'orage ou que le processus de salivation. L'intuition nous colle au corps comme les animaux « intuitionnent » un tsunami. D'aucuns l'imaginerait perdue au carrefour des croyances, des folklores et de l'expérience mystique. À l'orée de crises si intriquées que la raison ne nous permet de les segmenter (encore moins

de les affronter) je suis convaincu qu'une revalorisation de la pensée intuitive enrichirait notre manière d'être au monde.

Partir de rien sans rien. Ou si peu. Si peu car...

Cette expérience s'est déroulée comme un jeu ! La pensée n'est belle qu'autour d'un cadre. Pour assurer un minimum de cohérence globale, compréhensive, j'ai voulu m'astreindre à des figures imposées. Dans le rythme et dans les mots.

Dans le rythme d'abord... À raison de dix textes à écrire en une trentaine de minutes par texte sur dix jours, sans interruption et sans revenir sur ce qui venait d'être écrit. Il m'est arrivé de lever le nez pour regarder un oiseau... Pour boire une gorgée de café. Mais je suis globalement resté fidèle à ce principe. Je me suis donc rendu pendant dix jours, à la fin du déjeuner, à la terrasse d'un même café de la Via Guglielmo Oberdan, à Pise. Mon rituel consistait en la consommation d'un ristretto très fort et de dix profondes inspirations avant de commencer à écrire. Charge à mon corps gorgé de café de laisser libre cours à la créativité.

Dans les mots aussi... Car certains se doivent d'être positivement discriminé pour vivre. J'ai codé un petit programme en Python pour m'imposer dans chaque texte la présence d'un verbe, d'un sujet et d'un adjectif. La composition de ces mots donne le titre de chaque chapitre. Le « geek » qui sommeille en vous appréciera le côté vintage de

la démarche, à l'heure où n'importe quelle intelligence artificielle produirait l'entièreté d'un livre comparable le temps d'un claquement de doigt, dans une prose faussement (?) intuitive et sans aucune (?) difficulté.

### **Plongeon dans l'absurde**

Aucune phrase ne décrira parfaitement une table... Au moins, l'esprit peut-il se référer au concept. Cette limite propre aux mots est aussi vraie pour une intuition. Comment décrire une intuition sans l'aide de concepts construits par une pensée raisonnable ? Tous les mots du monde, même dans le plus pur des assemblages, ne formeraient qu'une pâle représentation de son essence. Un pastiche. Un truc collé au mur comme pour l'évoquer. Pis... Pour être lisible, un texte d'écriture spontanée doit répondre à des règles d'écriture qui ne dépendent en rien aux volontés de l'intuition : successions de mots sans queue ni tête ; mots inventés ; fautes d'orthographe ; vide total, etc. Bref... Le fruit compulsif de mon premier jet n'avait rien de présentable. Utiliser des mots pour décrire l'indicible... Telle est l'absurdité de cette expérience et le talent de certains, qui dans des assemblages de lettres à faire vibrer les cœurs... Parviennent à faire oublier qu'ils utilisent des mots.

N'en déplaise aux puristes, la version originale du texte a été retravaillé... Les reformulations restent toutefois fidèles au cheminement des pensées vécues au moment même de l'expérience. Les mots inventés et les expressions décalées, placées sans raison apparente, ont été conservés. Tout comme le style haché par de nombreux points de suspension... Les phrases courtes, les récurrences et la rareté du verbe. Lorsque certains passages me semblaient inexprimables... J'ai peu à peu fait évoluer mon style vers une sorte de prose qui me semblait plus adéquate. Un style peut-être plus pur... Non par sa beauté mais par son essence. Foin d'une Joyce Mansour dont je n'ai point le talent... Je me targue de comprendre en quoi le soufisme valorise la poésie. Sensations et assemblages... La danse des mots transporte celle des âmes en quête de vérité.

Comment un esprit baigné de raison s'ouvre-t-il à l'intuition ? Pas simple... Je n'ai pas la prétention d'avoir toujours réussi. Parfois, je ne savais pas quoi écrire. Mais j'ai tenté de m'ouvrir à tout ce qui résonnait dans mon corps. À faire confiance au cheminement... Et à imaginer les choses non pas pour ce qu'elles sont, mais à l'aune de leur mouvement et de leur transformation. J'ai souhaité devenir poreux... Au point de me comparer à un arbre ou à un fleuve ! Je voulais me projeter dans les éléments pour incarner « *la matière de mon propre*

*livre* ». Déférence gardée envers Michel de Montaigne... Je pense sur ce point l'avoir humblement compris.

### **Retour d'expérience**

Quel bilan tirer de cette expérience ? D'abord du plaisir mais aussi quelques doutes. Je pensais les premiers jours m'être égaré dans une thérapie de comptoir. Il n'en fut rien. Du moins, je le crois. Les mots venaient et une histoire prenait corps... Dans le sillage d'un déroulé nébuleux où le lecteur rencontre une licorne-bouée et des moutons-lions... Ont émergé des interrogations puis trois convictions qui, peut-être, m'aideront à mener la barque de ma vie.

Il y eut d'abord des interrogations... Tout un fil de questions sur le rapport au corps ; sur l'essence même de la vie par le prisme de l'énergie et du mouvement. Sans doute aurais-je préféré que ce fil me mène vers les plaisirs matérialistes des choses goûtées... Le goût de mon café... La forme des nuages... Ce fut plutôt vers la théorie de la connaissance. Aux idées d'Arthur Schopenhauer puis à celles d'Henri Bergson ; à leurs concepts de Volonté et d'Élan vital. Schopenhauer m'a marqué par son approche totalisante. Bergson par son indéfectible optimisme. Que le lecteur se rassure... Si ces concepts m'ont inspiré, ils ne font que transpirer dans le texte, qui fait la part belle à l'absurde, sans tomber dans le travers

d'un essai philosophique que la rigueur m'interdirait de produire. Je suis comme une abeille. Mon approche est moins savante que butinante... par le truchement de concepts ou d'auteurs... Les racines du Phusis poussent au Conatus... Et le principe vital titille à la feuille les curiosités du Tao.

Quel est l'activateur du mouvement de vie ? Point de Dieu ici... Le concept de néguentropie, cher à Bernard Stigler, a fendu ma démarche d'une brèche décisive. À considérer la vie comme une dépense énergétique du corps pour lutter contre l'affaiblissement de l'ordre, trois convictions, qui ne tiennent pas lieu de vérité, m'autorisent à positionner ma pensée intuitive dans l'univers de la connaissance.

Conviction numéro un : l'essence de la vie est le combat des corps contre l'entropie. J'entends l'entropie comme l'irréversibilité des phénomènes physiques tels qu'ils sont énoncés dans la deuxième loi de la thermodynamique. La mort survient lorsque le corps, coupé de toute interaction avec l'énergie vitale, ne peut plus lutter par lui-même contre la désorganisation biologique de sa matérialité. Le corps et l'esprit ne font qu'un. Lorsque le corps meurt, l'âme périt en même temps que lui.

Conviction numéro deux : toutes nos actions doivent être tournées pour lutter contre l'entropie... S'affairer pour recevoir

mais aussi pour diffuser l'énergie vitale (créer, procréer etc.). Combat sur le ring de l'absurde (encore !). Il ne s'agit pas d'une question religieuse, mais d'un devoir moral. Le Bien est dans la lutte. Pas dans le renoncement.

La conviction numéro trois vire à l'ésotérisme assumé... Quelle est la source de l'énergie vitale ? Est-elle purement biologique ? Ça serait dommage... Est-elle divine ? Je ne le crois pas... Certains postulent qu'elle est interne, qu'elle est le propre des objets animés. Je pense plutôt qu'elle est partout... Juste pour le principe d'être... Que le corps ouvert et fonctionnel s'en nourrit, la transforme et la diffuse au contact de son environnement. J'ai la conviction que nous pouvons fournir et recevoir cette forme d'énergie lorsque le corps interagit avec les choses construites : de l'idée à l'objet d'art ; par le contact physique avec le vivant ou l'inanimé. Bref... à toutes les formes d'objets réels ou représentés qui luttent par essence contre l'entropie. La lutte est perpétuelle. Perdue d'avance... Mais une vie ne sera jamais vaine si elle est consacrée à la transmission de l'énergie.

Comment la raison pourrait-elle infirmer ou confirmer ces convictions ? Elle ne le peut pas. Comme elle ne peut éradiquer la foi.

J'ai tenté l'expérience de l'intuition... J'ai écrit une histoire... Un petit livre... Une aventure absurde dont il faut bien distinguer le contenu du procédé. Le premier est fait pour distraire. Le deuxième pour s'interroger sur nos manières de penser et finalement d'être au monde. Aujourd'hui je ne comprends pas mieux mon chien. Mais j'en reviens avec un amour du réel et des limites qui sont les miennes.

Je me demande quels types de textes seraient produits par d'autres personnes en suivant le même procédé. Un défouloir de psyché ? Des gribouillis ? Un Nouveau Testament ? Qui sait si Dieu parlerait à l'un d'entre vous... Prophète !

J'invite le lecteur à suivre ma démarche. Et à partager.

Ristretto

## Code Python

```
import random
import time
import datetime

#Je déclare mes mots dans trois listes
Verbe = ['Baguenauder', 'Fulgurer', 'Procrastiner', 'Choir', 'Jasp
iner', 'Seriner', 'Gauchir', 'Fluer', 'Musarder', 'zinzinuler']

Sujet = ['philistin', 'thébaïde', 'anachorète', 'ombrière', 'agélaste
', 'patache', 'vahiné', 'sylphide', 'ectoplasme', 'néophobe']

Adjectif = ['céluréen(ne)', 'peccamineux(se)', 'hiémal(e)', 'irides
cent(e)', 'atrabilaire', 'callipyge', 'babélien(ne)', 'tumescent(e)', '
tératoïde', 'mellifluent(e)']
```

```
#Je génère dix phrases pour dix jours
jour = 1
while jour <= 10:
    #Je sélectionne un mot au hasard dans chaque liste
    V = random.choice(Verbe)
    S = random.choice(Sujet)
    A = random.choice(Adjectif)

    #J'imprime la phrase
    print("#Jour %s : %s comme un(e) %s %s." % (jour, V,
    S, A))

    #Je supprime le mots sélectionnés dans chaque liste
    Verbe.remove(V)
    Sujet.remove(S)
    Adjectif.remove(A)

    #Je relance la boucle
    jour = jour+1
```

## **Jour 1 : seriner comme un(e) patache céruléen(ne)**

12 septembre 2022

Café Lo Sfizio, Via Guglielmo Oberdan, Pise, Toscane, Italie.

\*\*\*

Seriner sa gorge à goût de café. L'inonder d'une force pleine, amère et corsée. Moins pour le goût que par habitude... Le café est un rituel, un geste, la traduction liquide d'un contenant civilisé.

Quatorze heures. La fin du déjeuner.

Je suis installé à la plus petite table de la plus grande terrasse d'un café touristique de la très touristique ville de

Pise. Sur quoi puis-je accrocher mon attention ? À rien. Trop de mouvements. Trop d'excitation. Le stress d'un ciel changeant. Celui du temps qui passe pour me dire qu'en définitive... Certains lieux ne méritent pas l'hiver.

La Toscane en septembre... Des rayons d'été dardent sur des feuilles d'automne. Une brise passe. Et des châles légers couvrent en rythme le bruit mâché des souffles chauds. Un osso-buco est roté... D'autres gnocchi digérés. Un cheval s'approche ! Tire une carriole grasse de touristes américains. Bruyants. Et l'écho de ses sabots marque au pas la digestion des ventres fatigués.

Aux murmures polis s'invitent le bruit d'un piston... Un cliquetis ! L'odeur d'un réveil. Quelques nez se lèvent ! Car ici plus qu'ailleurs, on le guette comme un point d'orgue... Un tournant de la journée... Café... Café... Café ! Le café est l'essence productiviste des gens bien ! Et voici l'heure de la recharge. Le café appartient aux guerriers de l'intelligence grise... Aux personnes qui savent discuter, argumenter, présenter, etc. Car cette terrasse a tout d'une terrasse de gens respectables, pondérés et parfumés - quoi que... -, une terrasse au soleil pour travailleurs au tertiaire et touristes au tiercé. Ces gens dont la valeur est à la langue ne méritent-ils pas leur café ? Un moment de détente... D'oubli du paraître. Sans commedia dell'arte ! Quelle cruauté serait-il de leur

refuser ce qui constitue, à l'exception peut-être de leur selle matinale, le seul moment d'appréciation où, comme des poulets sans têtes, ils se voient cavalier dans l'inanité de leurs vies et l'insignifiance de leurs journées.

Tic-tac... Ici les cafés sont courts. On verserait une larme à chaque gorgée.

Inutile de se cacher... J'ai aussi commandé.

On passera sur le temps, le service brutal et le sourire peu amène de la serveuse. La moitié des clients sont des touristes. L'amabilité n'est pas requise. La table est bancale... Le café juste posé se stabilise. Et mon regard plonge dans cette rondeur noire, contrainte, cerclée d'une céramique blanche. J'ai le temps... Et de cette rondeur m'apparaissent des reflets... Tirés de danses moléculaires, des ballets de fusion d'eaux, de sucres et de graines, dont les énergies bouillonnantes se croisent et crèvent en mousse sur les côtés. À quelles chorégraphies se prête mon café ? À quelles sensibilités fait-il foi ? Mystère du jour. Mystère du goût. Mystère d'un désir qui ne s'explique pas. ... Si ce n'est celui de jouer, souvent mal, la partition des gens éduqués, à imiter ceux qui le boivent sans broncher... Le boire assez vite pour ne pas divaguer et se dire qu'au final, aux riches heures de

mes journées, je tourne sans tête, en communion, dans la cours proprette des dodus poulets civilisés.

On ne passera pas sur le temps. Aujourd'hui, j'ai le temps. Je veux et j'aime profiter des instants présents. Méditer sur des petites choses, vagabonder dans mes pensées. Eh oui pourquoi pas ? Fi de la hanse ! Je veux agripper la tasse... Entre le pouce et l'index, juger de sa texture, de sa chaleur. Et puis voilà... Mes narines tutoient des vapeurs chargées de promesses. J'humidifie mes lèvres. Café ! Je hume à deux fois la force concentrée de ton fumé ! Café, je t'approche... Alors, alors...

Alors une voix brouille l'acmé. Une voix aigre sans être douce. Il s'agit de ma voisine de table. Ma voisine de table.

Ma voisine de table est une touriste. Coup d'œil. On me reprochera le délit de sale gueule, mais rien, ni dans son physique ni dans son aspect, n'inspire ni la curiosité ni l'envie de s'épancher sur le monologue qu'elle déblatère, à grand renfort de gestes grossiers. Une approche toute subjective placerait physiquement cette femme au niveau médian de la médiocrité. Pas assez belle pour capter le chaland. Pas assez moche pour intriguer. On devine que cette transparence originelle est à la source de son attitude hautaine, légèrement criarde, qui lui permet d'exister un peu plus qu'il ne lui faudrait.

La fille est européenne. Dans la vingtaine. Brune avec une incisive qui chevauche l'autre... et un bouton de fièvre à la commissure des lèvres, rouge vif, visiblement percé le matin même. Ce bouton doit la soucier. Ses doigts balaient la trinité de son déjeuner composée du bouton même, de l'écran de son téléphone mobile et des croûtes noires de sa pizza brûlée. Amen.

Elle parle... Elle gesticule. La cible de son verbiage est cet homme à peu près du même âge, assis en face d'elle, qui hoche la tête toujours plus bas devant les incontestables vérités qu'il est en droit d'écouter. Leurs cafés arrivent... L'addition est oubliée. Elle ordonne, telle une Pimbêche au serveur, dont, par définition, la subalternité se doit de pâlir à la supériorité de sa personne.

La Pimbêche a le ton aigu. Le verbe qui porte haut... Haut comme le menton qu'elle relève à chaque consonne prononcée. L'addition arrive... Tard. Vérification rapide et soupirs en silence... Le temps pour elle de se recueillir d'un regard vide sur la plèbe qui déambule à la périphérie de son attention.

Et mon café ? Il tutoie mes lèvres. La Pimbêche gâche mon plaisir. Oublions-la...

Oublions-la ?

Ou plutôt non ! Quitte à être là, près d'elle, parce que toute mon attention est tournée vers elle, transportons là... En pourboire, elle demande : « *Où se trouve la tour ?* ». Quelle tour ? La tour de Pise, pardi ! Le serveur indique une direction d'un coup de menton. Faisons-lui honneur et oui... Transportons-là. Elle veut voir la tour de Pise ? Qu'elle y aille. Alors anticipons... Imaginons... Faisons le vide et imaginons qu'elle se lève de table. Imaginons qu'elle y aille... Qu'elle quitte la terrasse telle une reine en short, jaune pisse, légèrement trop court, suivie de son Valet de copain. Ils se déginganderaient dans la ruelle, attachés par les liens de l'habitude... Cahin-caha telle une patache à quatre jambes plongée dans l'enfer des flots.

La Pimbêche et son Valet disparaîtraient au coin de la rue. Je peux me les figurer au-delà. Elle est triomphante... Gesticulante etc. Et lui... Pourquoi ce théâtre ? Où sommes-nous ? À Pise, oui... un endroit où se montrer ? Non. Mais un endroit pour jouer. Septembre... Pour jouer sous la coupe céruleenne aux touristes bons marchés. À chasser le bon angle pour avoir sa propre photo, ridicule et singulière, où le quidam feint du muscle à en porter la tour. La photo pour dire « *j'y étais !* ». La photo pour figer le temps... Au moins un instant. La photo pour se satisfaire d'une illusion... Magique : celle d'avoir capturé un moment du temps, comme le

sauvetage d'une goutte de vie dans un océan de mort. On lui doit bien un sourire... Et la croyance que l'existence passe désormais par la sainte création du clic. Clic. Clac. Encore...Voilà qui est fait... Clic. Clac. J'imagine l'affaire filtrée, retouchée et empaquetée dans l'infinité d'un flot numérique à destination du rien, si ce n'est d'un serveur... Et des jalousies cachées qu'un esprit psychopathe invite à manifester sous forme de cœur. La Todolist s'allège d'une ligne. Ouf ! On se satisfait. Pas de doutes, la Pimbêche aura la preuve d'avoir vécu.

J'imagine...

Le téléphone portable de la Pimbêche me tire de cette torpeur. Il vibre et sonne à tout-va. Retour à la réalité... Retour à la voix. Et de nouvelles vagues de gesticulations affirmées polluent mon espace imaginaire. Je suis las de cette intrusion. Las que cette Pimbêche m'empêche de divaguer sur elle. C'est mon esprit. C'est mon droit. Je ne l'aime pas et je la veux comme ça.

Oublions la Pimbêche et revenons par l'esprit à la tour de Pise... Encore un effort de projection et concentrons-nous sur lui... Lui là... Le Valet. Lui, qui hoche la tête jusqu'à se désosser les cervicales, ne pourrait-il pas avoir l'initiative de

monter à la tour ? De s'élever ? D'inspirer sa dulcinée d'un poème ? D'un théorème ? D'un trait d'esprit ? Ne pourrait-il pas inventer quelque chose qui la rende particulière ? En sorte, ne saurait-il trouver la force ou l'imagination nécessaire pour les hisser tous les deux hors de cette boue moyenne et sans goût que représente leur vie ? Certes, dans les faits, je n'en saurai rien... Mais je considère pour acquis qu'ils repartiront tels qu'ils sont. Sans rien. Sans rien faire d'autres que d'être et finalement d'exister sans rien faire.

Je dois encore écrire un peu. Et le vide s'installe dans mon esprit. J'écris sans réfléchir... Au moment où vous lisez ces lignes, je commence à me perdre. Je me demande si le fondement de cette expérience d'écriture est assez travaillé pour être honnête. Où vais-je ? Et pourquoi avoir écrit sur mes voisins de table ? Je ne connais rien d'eux... Et pourtant. Elle, particulièrement, m'obnubile. Elle retient mon esprit à la corde... L'empêche de naviguer. Je pense alors tout bas que je dois me détacher des mots et des choses. Et porter mon attention sur les liaisons.

Je cherche à m'oublier, disais-je. Ou à oublier les autres. À oublier les fouteurs de bruit... Ceux qui s'agglutinent ici et à la tour. Je souhaite me focaliser sur le souffle qui passe dans mon corps. Je souhaite m'échapper de toutes les initiatives,

de toutes les intentions. Mon esprit se porte alors sur mes doigts qui parcourent le clavier. Mes doigts... Les traîtres... Qui au moment d'écrire ces mots m'inspirent un retour à la Pimbêche... Comme si ce mot bridait toute la liberté que je souhaite donner à mon intuition. Pourquoi rester bloqué sur elle ? Peut-être ai-je envie de la détester... Comme pour expurger. Oui ! Pour expurger...

Alors... une once de culpabilité s'éveille comme au réveil d'un lendemain de cuite : le sujet n'est pas elle, mais la détestation ! La détestation est là... Sans doute parce que je m'exerce à faire le vide et que le vide ne peut que s'opérer dans un esprit vidé de ses tourments. Ce n'est pas elle que je déteste. C'est moi qui veux détester. Alors ce couple, insignifiant et blême quand sonne l'heure des jours anciens, ce couple jauni, aux jeunes teints déjà vieillis, peut-être ai-je besoin de les détester pour me vider... Sans doute est-ce une nécessité pour larguer les amarres... Pour mieux ressentir la direction de mes pensées... Pour épouser enfin, en toute légèreté, la force vitale par un geste dansé.

Ristretto

## **Jour 2 : choir comme un(e) néophobe iridescent(e)**

13 septembre 2022

Café Lo Sfizio, Via Guglielmo Oberdan, Pise, Toscane, Italie.

\*\*\*

Choir de bon aloi et chacun pour soi. J'ai chu et j'ai peur...  
Peur de ce grenier tout en bois, d'ombre et de poussière.  
Claustrophobe ou néophobe... Les mots d'un sombre opprobre.  
Sans éveiller les âmes, volutes zombies des recoins endormis,  
je m'extirpe de l'obscurité...Vers le spectre bleu, jaune,  
filtré par la fenêtre de l'unique œil de bœuf. Dehors, il fait beau.  
Été... Mes yeux doivent s'habituer. Le soleil trône sans accabler  
le monde de ses lourdeurs. À en juger par la

superficie minimale des ombres, l'heure solaire indique midi. En bas, dans un parc en bord de route, des enfants jouent à la balançoire, au toboggan, au tourniquet, à la corde à sauter. Les flonflons d'un manège orchestrent des cris de surprise, des hurlements de bêtes non mues, gesticulantes, débridées. Des voitures pastel, mécaniques rutilantes, américaines des années 1950, passent en rythme comme dans un ballet. J'ai l'impression d'être dans une Hill Valley au design Eisenhower, comme un plagiat de Marty McFly dans une Amérique profonde, fraîchement acquise aux sirènes d'un consumériste doux, triomphant... Dans une Amérique encore colorée, aveugle, sûre de son petit confort et d'un progrès dont la paisible marche, tranquille, inéluctable, foule sans bruit le murmure d'un vivant asservi.

Néophobe... À quoi bon ? Autant sortir voir ce spectacle de vie, respirer l'air pur. Observer les mécanismes du manège. Celles des voitures. Je veux regarder le vivant dans les yeux. Je veux parler à ces gens... Petits et grands. Je veux voir leurs défauts et les aimer pour ce qu'ils sont. J'aime les différences... La richesse. J'aime cette première appréhension au contact de l'autre, qu'elle passe par la pupille ou par la poignée de main, celle que l'on ressent dans l'abandon, comme un flottement, comme un petit moment de vide ou l'oubli d'un regard incertain. Ce vide est à nourrir ! À

combler, à remplir, mais... comme un minot de mineur, je comble mes rencontres dans la peur. Et je creuse, creuse... Dans la peur oui ! Paradoxe d'une ambition déclarée. Je dois pousser dans la peur pour grandir au contact des autres. Les autres... Enfer ! Autres gens d'une autre époque. Oh oui ! Comme un écorché je crains ces conducteurs propres, ces parents et leurs gamins hurlants... Peur d'une éventuelle perversité propre aux esprits troublés ; peur de ceux qui, pour des raisons cachées, reportent sur nos cœurs les foudres de la vengeance et du dérangement. Les interactions ne sont pas mon fort. Alors que faire ? Se retirer ? Moi ? Non... Effacer les gens du paysage ? Sans doute... Faisons l'expérience.

*Les balançoires se balancent, seules*

*Elles sont tristes*

*Les tourniquets tournent dans le vide...*

*Sans finalité*

*Sans joie et sans rire*

*Les bacs à sable se tassent en carrés sans traces*

*Les toboggans sont lustrés, polis, rayonnants*

*Le manège s'éteint*

*Les enfants ne crient plus*

*Les mères ont disparu*

*Seules des feuilles automnales...*

*... Balayent un paysage sans vie*

*L'été a disparu. Ô vent suspend ton vol !  
Que la nature est belle... Soudainement bien vide*

Et je suis seul dans le parc à jeux.

Une ombre plane... Frivole, ronde et vide en son centre. Elle cache le soleil comme un oiseau de passage. Mais ici point d'oiseaux... Moins encore en forme de « o ». C'est une bouée ! Une bouée d'enfant, iridescente, qui s'approche à la verticale, comme un ange qui descend du ciel pour rompre le charme de la solitude. Elle descend à pic... À pic. Doucement. L'ombre s'élargit comme un cercle autour de mes pieds. Je lève les bras pour l'accueillir... Naturellement, sans poser de questions, pour me la molletonner comme un cadeau de plastique bombé, bien ancré sur mes hanches. Une bouée qui descend du ciel... Que fait-elle là ? On verra plus tard. Je me laisse d'abord saisir par son aspect enfantin. Brillant. Une tête de licorne rose... La même qui figurait sur le manège, trône comme un trophée au niveau de mon nombril et me somme d'une voix d'adulte, rauque, proche de celle d'un pilote de ligne, de me préparer. De me préparer à quoi ? Inutile de l'écrire, l'idée me vient en posant ces mots. De me préparer à un envol pardi !

À un envol sans ambages, de quelques mètres d'abord. Prudent. Puisqu'à peine le temps de concevoir cette pensée,

mon corps à l'affût, oscillant entre le stress et la curiosité, ne répondant plus de mes intentions domptées, s'élève d'un coup hors du sol ! La bouée me dit qu'elle s'appelle Freddie. Elle encercle solidement mes hanches. Et les frondaisons d'un bois élargissent déjà la perspective de mon horizon. Freddie me porte... Me hisse. Elle me hisse sans résistance, de plus en plus vite, de plus en plus haut, de sorte qu'à peine le vertige passé ne perce l'émoi d'atteindre, déjà, le cœur des nuages. J'aime cette bouée. Je l'aime de l'amour qu'on porte aux jouets de son enfance. Freddie ralentit et s'amarre aux abords d'un cumulo-nimbus tout épais, blanc et boursoufflé.

Je peux presque le toucher... Pas encore.

En bas, la terre est verte. Bleue. Légèrement voilée. Et voilà l'Homme d'un bateau sans mer qui accoste sur une terre d'eau... Quelques oiseaux migrateurs, au loin, semblent se détourner de leur trajectoire pour ne pas s'approcher... Les sorcières ont des balais... Elles tournoient, virevoltent et crachent des mots noirs au clair de lune. J'ai ma bouée au soleil... Une garantie d'élévation plastique que je ne contrôle pas. On se laisse aller... Tant mieux ! Il y a de la magie dans l'air. De la peur et de la fraîcheur aussi. Mais il y a du réconfort, de la douceur et du silence.

En l'état, je reste prisonnier de ma bouée, aux abords du cumulo-nimbus... Je le touche presque.

Les nuages au loin s'épaississent, divaguent et se cumulent comme des vagues sur leurs propres structures ouatées. Ils s'assombrissent, se chargent et se déchargent d'ondes pourpres et boursouflées dans la continuité d'un mouvement lent, inéluctable et continu. Je veux tromper mon vertige par la contemplation. Je veux comprendre, sans trop y réfléchir, les forces qui animent le spectacle changeant de ces nuages. Nouvel horizon... Il ne s'agit pas seulement de formes. Comment décrire un reflet ? Un changement de couleurs ? Je ne fais aucun cas des images qu'on m'offre, qui se succèdent... Les tranches de notre sensibilité sont coupées d'un mouvement vital, naturel, et d'une réalité qui se niche moins dans un visible que dans un ressenti. Je veux voir les transitions, les mouvements. Je veux décrire les couleurs... La texture et l'essence même de ces forces, profondes, échos d'un invisible structurant de notre monde, de sa réalité fondamentale.

Est-ce beau ? Oui. Mais les mots sont réducteurs... Flottent et tuent les nuances d'un sentiment que des silences expriment de mille façons. Peut-être aimerais-je poser des mots sur les forces qui s'expriment dans le gonflement de ces nuages. Peut-être aimerais-je partager... Partager... Avec qui ? Vous ? Et comment ? Non... L'écrit n'est pas une expérience commune et rares sont les mots qui dressent un

commun ressenti. Il faut être présent... Se taire... Alors, peut-on communier d'intuition avec une âme amie ? Comme deux amants s'aiment sans savoir pourquoi. Sans parler. Sans mots. Construire une connivence sur l'innommable perception qu'en face de nous, quelque chose nous dépasse.

Mais là, je suis seul... Avec ma bouée. Je suis seul et pour le moment, je souhaite le rester.

Freddie me sert fort les hanches aux abords du cumulo-nimbus... Je le touche des doigts.

La licorne se retourne, l'air un peu triste. Elle me dit qu'il est temps de « l'indépendantiser ». Je ne pensais pas qu'une licorne en forme de bouée pouvait prononcer un mot si compliqué. Six syllabes. Sans doute veut-elle édulcorer son injonction par un terme froid, compliqué et quelque peu libérateur. Parce qu'il est moins brutal d'utiliser ce mot que de dire « *tue moi* » ou bien « *dégonfle moi* ». Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Nous allons nous quitter... Et je serai le bourreau de notre envolée. Je me projette sur le courage que demande une telle démarche... Et sur toutes les étapes nécessaires afin que notre séparation ne signifie pas la chute de mon propre corps.

Je m'approche du cumulo-nimbus, nouvelle terre d'accueil que j'agrippe. Je prends une touffe de nuage et je le goûte... Comme ça... Pour être sûr... Il flotte en moi comme

un goût d'eau sucrée. Le nuage pénètre mes vaisseaux, rafraîchit mes sens plus enclins à accepter l'incongruité de cette altitude. Alors Freddie baisse la tête...

*Nous devons nous quitter ma bien-aimée*

*Ma douce. Mon escalier*

*Ma petite magie révélée...*

Le sacrifice est nécessaire. La licorne en appelle de ses vœux. Alors... Triste comme un écolier ne sachant pas nager, j'ouvre la valve de ma bouée. L'air qui nous porte jusqu'alors s'envole aussitôt dans des volutes roses tourbillonnantes. C'est un dernier souffle ! Un soupir magique, pailleté, qui se dispersent dans l'infini bleu de mon terrain de jeu. Mes mains restent solidement agrippées au nuage. Je le tiens. J'y resterai... Ma poigne s'accroche à la vie à mesure que celle de ma licorne se vide. Sous mes yeux, les siens se flétrissent dans les plis du plastique à demi dégonflé. Son sourire se rabougrit... Son âme s'envole dans un dernier cri. La peau de Freddie glisse le long de mes hanches. Elle descend au niveau de mes genoux... Puis de mes chevilles. Je n'ai plus qu'un geste, une pichenette à effectuer pour me délester du cadavre de ma bien-aimée. Une larme s'en chargera... Je la vois couler sur ma joue, inéluctable poids qui tombe d'un poids trop lourd et se charge de me libérer. Et ma licorne bien-

aimée plonge vers le sol... Ouvre son dernier bal avec le vent, partenaire moqueur qui l'entraîne dans une danse macabre pour crever dix lieux plus bas, Splash ! Empalée contre un tourniquet. Dernier regard. Dernières larmes... Je reste agrippé à mon nuage, loin des hommes que je ne vois plus. Loin de la misère, des injonctions et des discussions superflues.

Je m'installe...

Sèche tes larmes.

Mon cumulo-nimbus est jaune comme une fin de journée... Confortable. Un reflet rose couvre la face sud. Je grimpe vers une position jugée plus confortable, entre deux murs d'eaux épais, à l'abri d'une éventuelle chute. La question n'est plus de savoir que faire, mais que voir ? Que ressentir ? Dois-je me concentrer sur ce qui se passe en bas ? Non... En bas les choses sont trop nettes, trop comptées, caractérisées. Objectivement, tout a été objectivé. Ici, les choses coulent, rien n'est stable et tout est beau. La beauté est dans le mouvement... La plus belle chose à faire est de ne rien décomposer. Juste d'être là. Et d'apprécier.

Ristretto

## **Jour 3 : procrastiner comme un(e) philistin mellifluent(e)**

14 septembre 2022

Café Lo Sfizio, Via Guglielmo Oberdan, Pise, Toscane, Italie.

\*\*\*

Procrastiner quand on s'impose une limite... Ça passe. Les problèmes apparaissent lorsqu'il n'y en a pas. Ici, aucune limite physique ne s'oppose à l'horizon... Point de vols d'oiseaux sauvages, point encore d'étoiles. À quels problèmes correspondent les absences d'aspérité ? Peut-être à l'hésitation. Hésiter où aller... Puisque de toute part, sans indications, rien ne semble plus près que l'horizon.

Où vais-je aujourd'hui ? Dans le vide... Le vide. Faire le vide... Mon café arrive et je me revois, posé comme un pape sur le même nuage que la veille. Ici rien n'a changé, si ce n'est le vent qui se lève. Le temps qui passe. Nous ne sommes plus dans les années 1950, non... Nous sommes aujourd'hui. Ou l'avant-veille même... Car... Crénom ! Regard en bas. Pourquoi ? Je me figure, sans raison apparente, cette Pimbêche, ma voisine de terrasse, celle-là même que j'adorais détester pour le principe même de la détestation. J'aurais aimé être ailleurs... Que mon esprit me réserve d'autres surprises. Je n'aurais pas dû regarder en bas. Car là... Je la vois seule, cette fois, sans son Valet et sans personne d'ailleurs, si bas, tout en bas, écrasée comme un petit point tout aussi rouge que son bouton purulent sur l'étendue vide du parc à jeu, gagné par les champignons et la moisissure. Au milieu du parc trône la tour... La tour de Pise. La Pimbêche pose en son sommet, se photographie comme une pin-up sans classe à l'aide d'une perche à selfie. La perche est tendue en l'air, en ma direction. Mais elle ne me voit pas l'observer... Sans doute trop occupée à travailler sa face en bouche en canard ; à masquer son bouton de la honte ; ses yeux de vache et ses dents jaunies par le fiel qu'elle déverse comme autant de merde dans une chiotte de gare. Dérisoire ! Je la scrute à jouer avec la lumière, à travestir le naturel. Je l'examine fausse et mal intentionnée. Il

me faut bien l'étudier... Dans le détail. Clic-clac ! La Pimbêche encapsule son forfait qu'elle partage sans tarder. Puis elle ricane à la vue de sa missive envolée. Celle-ci rejoint les filins d'un voile où circulent des réalités hors-sol. Voilà la carte d'un territoire que l'on ne regarde plus ! Toutes les joies et les trompe-la-mort d'un travestissement de la vie. Désolant spectacle... Tristesse des cœurs alimentés par l'envie. Le voile flotte comme un soupir... S'apaise... et mon attention revient droit vers cette immondice, immobile, fière, satisfaite... La Pimbêche... Pimbêche que je regarde de si haut.

Comment Diable cette suffisance, que je suppose en sa personne, me permet-elle de la juger ? Agrippé à mon nuage comme une moule à son rocher, d'aucuns m'accuserait-il de jouer à Dieu ? Comment cette femme trop fade, sans relief et sans goût s'est-elle à nouveau logée dans mon esprit ? Pourquoi me dérange-t-elle ? Pourquoi me dois-je de la juger ? Est-ce la seule chose qui m'intéresse ? Non... Revenons à nos moutons.

Le vent se lève.

Des altocumulus se déploient sur toute la largeur du flanc est à la manière de petites grappes boursoufflées... Des pelotes de nuages se forment à l'horizon. Mais les forces qui

animent ces pelotes semblent moins inspirées par un vent tumultueux que par une impulsion animale. Ils s'approchent... Curieuse attitude... Ce ne sont pas des nuages ! Ou du moins pas tout à fait... C'est l'élan d'un troupeau ! Ils grossissent. Une odeur de bouc me titille les narines. Confirme ma vision. Et mon cumulo-nimbus tremble déjà sous le choc d'une infinité de pas qui s'annonce et que je n'entends pas... Que je ne ressens pas. Reste la chaleur animale... La distinction de l'avant-garde. Des moutons touffus bêlent frêlement sur de frêles bêlements. Les mâles guerriers de la première vague ont des crinières velues de nuages gris.... Et les voilà qu'ils passent, en masse, comme l'onde d'un souffle continu, tout autour de mon nuage, de mon îlot désormais perdu dans une mer de moutons. Il me faut les baptiser... Ce sont des... Des moutons-lions ! Des moutons-lions ! Ils ont des babines de carnassier et la tendresse des pâturages.

Un grand mâle aux cornes de volutes, leader d'un escadron de la deuxième vague, s'extirpe du flot et m'invite à la volée à m'agripper à sa crinière, à quitter mes images, à le suivre vers Dieu sait où. Helmholtz Le Vaillant s'appelle-t-il. Il mène les siens loin de la tempête, paraît-il... Car ici dans quelques heures, il n'y aura plus de salut. Je souhaite bon vent à mon cumulo-nimbus, saute et saisie la crinière de l'animal dans l'espoir d'un nouvel horizon.

Les moutons-lions vont vers l'ouest, toujours. Ils rugissent pendant les orages, en écho du tonnerre pour endeuiller la déchirure du ciel. Les moutons-lions n'avancent qu'en troupeau. Ils n'ont aucun chef si ce n'est l'animal qui, par le hasard d'un angle trouvé, se positionne devant les autres. Malgré leur composition commune en tout point, faite d'un pelage d'eau plus ou moins tassée, aucun mouton-lion ne se trouve comparable aux autres. Chez ces animaux fantastiques, l'unité n'a d'utilité que pour servir le groupe. Ils embarquent volontiers les entités égarées dans leurs migrations pastorales... Chouettes, mouettes, dames blanches et galinettes... Persuadés qu'une individualité supplémentaire, physique ou spirituelle, renforce la force du groupe dans son indéfectible marche.

*Les moutons-lions vont*

*Constamment*

*Mais ils vont doucement*

*Et c'est à ce rythme que progresse mon esprit*

Les heures s'écoulaient et nous voyageons loin... Aussi loin qu'au final, nous comblons la rotation, le soleil ne se couche jamais vraiment devant nous. Le sol ne m'intéresse plus. Je ne regarde que l'horizon.

Nous arrivons au sommet d'une montagne verte, minérale et dentelée de rochers pointus. Dents de vampires. Il s'agit du contrefort d'une chaîne de sommets encore plus hauts qui s'alignent à l'horizon. Les moutons-lions s'agrippent, se tordent dans l'élan et se reforment au gré des aspérités passées. Et la côte dévale, dans l'ombre, de l'autre côté. Tout en bas, dans une brume inquiétante, tourmentée, sillonne un cours d'eau qui trace les méandres d'une profonde vallée. L'avant-garde des moutons-lions hésite à s'engager... Les suiveurs poussent, s'installent, lèchent la crête, s'installent en masse et posent leurs babines molles sur de rares herbes rases. Le troupeau s'étale sans bruit, comme les nuages gorgés d'orage qui s'accaparent sans prévenir le sommet d'une montagne.

Les moutons-lions tapotent vers le bas, tête basse, à tout petit pas. Je lâche la crinière de mon messenger. Quelques pas... Et le sommet disparaît déjà, sous la poussée du nombre qui s'étale sur la largeur du flanc. Il faut descendre, je le sais. C'est là que je dois aller. Les moutons-lions amorcent leur marche vers le bas. Ils me montrent la voie. Je me sens comme un Philistin phtisique égaré dans le désert des Tartares... Un désert pentu, minéral, au chemin tracé par la force de la gravité. Je descends avec mon troupeau, doucement, avec la certitude naissante et de plus en plus claire que le Diable se terre dans les profondeurs de cette

vallée. À mi-pente l'herbe devient rousse. Plus rare. L'air est bon. Mais moins doux. Une odeur de soufre me pique les narines. Tout le troupeau occupe maintenant la pente et je suis au cœur de leur marche. Je me sens seul... À regarder partout, perdu dans une masse d'animaux fantastiques, ruminants silencieux aux langues obstinées.

Les moutons-lions s'agitent. De la raréfaction des herbes naissent concurrences et tensions. En bas, j'aperçois... Du moins je le crois, je n'en suis pas encore sûr, une étendue noire, liquide, un sombre trou recouvert par le voile d'une rivière aux reflets argentés. Les reflets ne sont qu'un leurre... Je le sais. Un attrape-mouche pour les tristes sieurs ! Mais la rivière est belle... elle rayonne. Elle rayonne d'autant plus que du fond toujours plus profond exalte de noirs éclats d'un sombre gouffre. Panique... Je veux sonner l'alerte... Prévenir les moutons-lions du danger qu'un trou au fond de l'eau risque de nous avaler ! Que leur importe ! Ils broutent... Ils broutent des pousses ; ils broutent en rond ; ron ronpatapons ; avec la certitude joyeuse que le troupeau n'a d'autres choix que d'avancer toujours plus bas.

Les reflets s'élargissent. L'eau noire vire encore plus au noir... Nous nous approchons. L'herbe devient noire. Plus abondante. Plus noire. Ombre et fraîcheur... une odeur de

soufre inonde mes narines. Les moutons-lions dévalent toujours la pente, ceux de devant poussés par l'arrière-garde, dévorent les herbes noires comme des voraces à babines retroussées.

Un mouton-lion trempe une patte dans l'eau noire... Tant poussé par ses congénères que par la curiosité fautive du vice. Il s'avance... S'enfonce. Il se marre gueule haute et annonce, dans un bêlement mellifluent : « *C'est la voie ! C'est la voie !* ». Alors, déterminé par l'autorité du jugement de son propre fait, il s'englue jusqu'au cou. Une eau boueuse lui pénètre par la bouche, par le nez... Il s'enfonce de tout son corps sous la bulle nauséabonde de sa propre odeur puis disparaît. Les autres l'imitent. Un d'abord. Puis deux. Puis trois. Puis tous... Tous poussés par l'évidence du chemin, s'engouffrent dans les eaux noires, avalés par le trou noir du sombre lit de la rivière.

Ils sont des centaines. Des milliers... Puis quelques centaines encore et enfin quelques dizaines. Lorsque le dernier des moutons-lions disparaît dans les eaux, je me retrouve seul. Et j'entends par-delà la montagne le ricanement de la Pimbêche qui, du haut de sa tour, me nargue : « *Vas-y gros malin ! Puisque que tu y es. Plonge ! Plonge !* ». Que ne puis-je remonter ? Il n'y a pas d'alternative. L'eau pue. J'ai envie de vomir. Au premier pas, je m'enfonce déjà jusqu'au

genou. Le sol est sablonneux. L'eau est noire comme l'enfer,  
forte comme la mort.

Et je sais que je ne reviendrai pas.

Ristretto

## **Jour 4 : baguenauder comme un(e) thébaïde tumescent(e)**

15 septembre 2022

Café Lo Sfizio, Via Guglielmo Oberdan, Pise, Toscane, Italie.

\*\*\*

Baguenauder ou patauger... C'est selon. J'eusse aimé la baguenaude dans la patauge. Rose comme la sauge. Belle comme les prés. Ici, les prés sont noirs cendrés du rouge de l'horizon brûlé. Des graines stériles pourrissent dans un épais liquide noir. Je m'enfonce dans la boue trouble et je disparaïs.

Noir, peur et résurrection. Dans la chute est la rédemption.

Je m'éveille dans une plaine. Une plaine rouge et sablonneuse criblée de caillasses noires et poreuses. Le ciel est plombé par un nuage noir qui s'étire en forme de croissant, aux nuances noires, tout aussi noires que le liquide par lequel je viens de tomber. Je suis seul au milieu de nulle part, dans un silence sans vent. Il fait chaud. Et je décide de marcher vers ce qui me semble être un tertre, seule irrégularité qui, au loin, bouscule l'ennui mortellement plat de mon horizon. Où suis-je ? Peu importe. Mais je sais que je dois avancer. Je sais que je suis attendu... Le nuage se densifie au-dessus du tertre. La distance est telle que je m'imagine devoir marcher des heures... Des jours peut-être. Mais par la sorcellerie compressive d'un temps qui n'existe plus, quelqu'un joue des aiguilles et m'offre la perspective d'un délai plus acceptable. Mes yeux se brouillent sous l'effet d'une accélération diluée qui n'épargne pas l'affaissement subtil de mes muscles concassés.

Alors je grimpe... Grimpe les premières pentes de la montagne isolée. Sur le chemin de rédemption vers... Mais vers quoi ? L'incertitude fait craindre. Je crains d'arriver en haut pour ne rien voir. Je crains peut-être encore plus celui qui m'attend.

À mi-pente je ne vois rien de plus que ce que je ne voyais pas d'en bas. Un horizon plat... À l'exception peut-être de

cette cavité... Cette cavité sombre d'où sort l'écho constant d'un vide minéral et l'odeur avariée, mélange d'algues et de corps putréfiés qui agresse mon nez. C'est à l'intérieur de cette cavité qu'il m'attend. Je le sais. Alors je m'y penche... Et je sais qu'un simple effort de pensée me suffira pour le trouver.

Noir. Il fait noir. Plus rien ne sert d'avancer. Et je ne comprends toujours pas ce que je fais là. Mais il est là. Je ne sais pas ce qu'il attend de moi... Qui est-il ? Un gnome ? Un orc ? Un titan ? Ou bien... Est-ce moi-même ? Silence. Moi ? Telle est la suggestion du silence. Oui moi-même ! Moi ! C'est moi oui... C'est moi qui suis juge et maître des lieux. Moi mais un autre moi. Un moi que je pensais dompté. Un moi que je cache. Un moi qui juge. Celui qu'il n'est pas bon de montrer. Il est bien caché le saligaud... Et c'est au fond de ces ténèbres que les choses se dévoilent : je suis au fond de moi-même. Caché... Caché dans la cavité d'une montagne isolée... Perdu dans une plaine perdue... Tapis dans le trou d'un lac noir posé au fond d'une vallée sans nom.

Dois-je craindre cet être que je connais ? Que ne l'ai-je caché moi-même au fond de cette grotte ? Caché... Veut-il en sortir. « *Non !* » me répond-il... Dieu soit loué. « *Dieu n'existe pas !* » me rétorque-t-il. Le saligaud se dévoile et s'invite dans le creux de mes pensées. Ce n'est pas à un dialogue que je m'expose mais un soliloque ! Alors les réponses fusent sans

mots avant même que les questions ne soient posées. Il répond : « *Oui, tu repartiras. Où ? Tout dépend de toi* ». Je veux qu'il me laisse en paix. « *La paix n'existe pas* ». Diable en quoi croit-il ? « *Je crois aux Diables. Je crois aux Dieux. Je crois que tu te brouilles dans ce qu'ils n'incarnent pas. Je crois incarner la forme de ce que tu considères pour Mal. J'existe parce que tu le veux. J'ai cette forme parce que tu le veux ! Mais je crois que je pourrais être bon, finalement... Je crois que je suis. Et je crois que c'est suffisant.* »

Les formes de mes traits surgissent des ténèbres. Miroir... Tout autour de mon visage flottent à l'image d'une gorgone écervelée les fils fluorescents de la dérange, torturés deci delà par la grâce d'une force inconnue. Il reprend : « *Ne lis pas. Ne pense pas. Ressens les flux. Regarde comme ils sont doux... Tu n'as qu'à les respirer ! Impalpables. Invisibles. Inodores. Les flux sont l'incarnation de la vie ! Suis-je ton Diable ? Sornettes ! Balivernes ! Illusions de Philistin ! Considère cette plaine d'où tu viens... Cette thébaïde sera ton paradis si tu oublies d'où tu viens. Tes mauvaises pensées... La tumescence des écarts cachés n'est qu'un geste dansé. Rien d'autre. Ressens et vis... Comme la lueur d'une vague ou d'un rayon de soleil. Tu peux devenir l'accord d'une musique ! Un mouvement... Ecarte-toi des échelles de mérite et de goût. Ah ! Péché originel... De quel droit Dieu déclasse-t-il l'arbre*

*de la connaissance ? Quelle absurdité. N'est-il pas fautif ? Qui est le vrai tentateur dans cette histoire ? Qui est le Grand Diviseur des choses ? Les échelles n'ont pas de valeur quand il suffit de s'accorder. Fuis cette cavité dont le pue débordera bientôt. Fuis les catégories et tu trouveras le Paradis. »*

Et le Diable de moi-même disparaît.

Perplexité.

Délivré du soliloque... Les yeux toujours plongés dans la cavité. Sombre, humide... Sans artifices. Comment sortir de là ? Que vais-je trouver dehors ? Dois-je retraverser la plaine rouge ? Prier le nuage sombre de me hisser vers le lac noir ? Quelle gageure... Déboussolé à ne plus pouvoir juger. Ni Bien. Ni Mal. Plus de Pimbêche qui soit... Condamné à ressentir sans savoir ce qui est. Et si le pur ressenti était une disparition de soi ? Une négation de la vie ? Plus de Paradis qui soit... Juste un oubli de soi. La mort. Le Diable de moi-même me jouerait-il un vilain tour ? Après tout pourquoi pas... Les Diables donnent vie à la mort et au malheur sa raison d'être.

Ristretto

## **Jour 5 : fluer comme un(e) vahiné callipyge**

16 septembre 2022

Café Lo Sfizio, Via Guglielmo Oberdan, Pise, Toscane, Italie.

\*\*\*

Fluer des ténèbres et sortir des méandres. Le Diable de moi-même a parlé ! Je n'ai pas tout compris. Peut-être l'ai-je si bien refoulé qu'il s'en trouve caché de la raison. Le Diable a parlé. Ce Diable n'a pas de raison.

Il me suffit de fermer les yeux ; d'oublier le paysage, la montagne, le ciel noir et la plaine rouge ; de faire corps avec l'environnement... De m'incarner en lui et me projeter dans

l'endroit qui me convient. Mon corps n'importe plus. Je me projette dans une situation où les notions de Bien et de Mal n'existent plus. Dans un endroit où les déclassements n'ont pas de valeur... Où les artefacts de la raison ont moins de fonctionnalité qu'une bille carrée dans un flipper sans gravité. D'ailleurs, ce n'est plus l'endroit qui compte... Mais l'état. Je ne m'échappe pas de la plaine par un mouvement de corps, mais par la transformation de mon état. C'est l'état qui m'autorise à changer d'endroit. De quel état parle-t-on ? D'un état physique juste assez proche des choses pour les ressentir sans ressentir le besoin de les juger. Un état inerte où j'absorbe ce qui m'entoure sans broncher. Je m'ouvre à la matière car je suis... Qui suis-je ? Je suis une flaque ! Une flaque d'eau marron de taille moyenne... Telle est la suggestion des mots. Posée sur un lit d'une terre calcaire et de cailloux poreux. Je suis une flaque tiède... Je me tapis dans une vallée au bord d'un chemin de terre boueux, près d'une rivière mouvementée qui, dans un endroit quelconque, dégueule son flux dans les reflux d'un fleuve houleux.

Et je ne bouge pas. Ou si peu...

Le moustique callipyge a soif. Il vient s'abreuver. Je ne le crains pas non... Je le ressens. Je ressens mes ondes rythmées par l'envolée de ses pattes. Je devine sa taille et

son poids. Je ressens l'aspiration de sa trompe - infinitésimale ! – qui titille l'éclat de ma surface. Une once de moi-même devient lui. Je ne le crains pas non... Car mon énergie vitale se prolonge en lui.

Le lézard s'approche... Vert comme une herbe ; fin comme une paille. L'animal s'immobilise... Reste aux aguets. Surveillance. Point d'ennemis, non ! Il tranche du bout de sa langue la fraîche torpeur de ma matière.

Quelles sont les limites de mes ressentis ? Se limitent-elles à ma surface ? Que nenni ! Car je ressens aussi ce qui vient des tréfonds. Je devine... Les chutes de pierres ! La colère du sol qui tremble. J'évalue l'énergie des mouvements. Celui des sols et des vivants. Je ressens le monde souterrain... L'entortillement du ver ; le déhanchement du cloporte ; le pas du termite et la griffe de la fourmi. Je vis dans l'intimité des plus petites bases animales ; des êtres si petits qu'une goutte de moi-même leur paraîtrait un monde.

Je ressens les plantes. Et le titillement d'un arbre voisin... Qui trame ses racines des rocaillles humides jusqu'à la porosité de mon fond boueux. Cet arbre est lent... Lent comme le temps qu'il m'apprend et que je ne ressens plus.

De la surface au sol... Quid de l'entre-deux ? De quoi suis-je fait ? Je ressens des milliards de petites choses qui se promènent en moi. Un œil humain n'y verrait goutte non... Mais j'apprécie la diversité de leurs formes ; la vivacité et la manière dont elles interagissent, s'agglomèrent, dansent et brillent comme les neutrons des étoiles à quark qui dansent et brillent au ballet d'une galaxie quantique. À quoi servent ces choses ? Je n'en sais rien... Je sais juste qu'elles existent. Et cela suffit à me satisfaire. Après tout, je ne suis qu'eau... On pourrait me diviser, me déformer, me canoniser ou me dédiaboliser... Je resterai moi-même ! En plus petit certes. Pour vous... Car pour toujours insaisissable.

Aux yeux raisonnables qui voudraient me comprendre, je m'en jouerais bien sûr ! On pourrait me diriger, m'empoisonner ou m'embouteiller... Personne ne me saisira. Jamais. Je sais capter la lumière. Je sais la refléter. Je sais rester neutre face aux éléments. Mieux ! Je sais les intégrer... Je me glisse comme une anguille dans l'Espace comme dans le Temps parce que le Temps... Je ne le connais pas.

Aux yeux raisonnables je coulerais de vos mains ! Je disparaîtrais dans le sol... Je serais dans le ciel ! Ou sur votre peau... Dans les intimités cachées votre corps car je suis... Je suis l'incarnation même de ce qui est ! Et quand vous aurez disparu alors... Alors je regagnerai ma forme primitive, unitaire, incarnation du calme plat à la surface aussi douce

que le charme d'une vahiné en bord de mer. Vous me voyez... Vous me nommez, vous m'appréciez et vous vous enchantez à mon endroit. Serais-je une cascade ! Une vague ! Je suis tout en vous et vous ne me comprenez pas.

Parade terminée.

Le ciel se couvre. Mes reflets s'assombrissent.

Des pas saccadés martyrisent le sol.

Ces pas qui résonnent des tréfonds « ondent » en moi... Me délissent la surface en vaguelettes tremblotantes. Le rythme perturbe la naturalité des choses qui vivent en moi. Et mes ronds d'ordinaire si ronds... S'entrechoquent dans le chaos. Ce sont des ondes désordonnées ! Des ondes de malheur ! L'ombre s'approche... C'est une forme humaine. Une forme familière... Elle est là ! Près du bord. Et je sais qu'elle se penchera sur moi. Je sais qu'elle est venue jusqu'à moi. Cette forme a les contours du mépris et des yeux perçants. Des gouttes de pus s'écrasent à ma surface. Alors... horreur ! Le visage de la Pimbêche se reflète en un tout ! Elle me dévisage ! Sourire narquois. Dans ses pupilles flottent des volutes de dédain : « *Tu ne peux pas t'échapper comme ça !* » Me lance-t-elle. Le ton est martial. Castrateur. Ses yeux plongent en moi. Ne me quittent plus. Je suis le prisonnier de

ses pupilles. Plus de moustiques. Point de lézard. La Pimbêche m'absorbe et je sais que je ne m'échapperai plus.

L'ombre plante un index inquisiteur à la surface de ma matière. Elle le fait tourner... Souveraine. Diffuse son énergie sombre. Ma surface se brouille sous ses menaces : « *Sors de cette flaque ou je te tourne indéfiniment !* ». Je suis une flaque. Une flaque ! Quel que soit mon état cette Pimbêche ne me lâchera pas.

Condamné. L'état n'est pas la solution.

Et je dois m'enfuir de cette flaque.

## **Jour 6 : jaspiner comme un(e) anachorète peccamineux(se)**

19 septembre 2022

Café Lo Sfizio, Via Guglielmo Oberdan, Pise, Toscane, Italie.

\*\*\*

Jaspiner comme un anachorète... Une enveloppe corporelle à la porosité frileuse. Je me voyais comme un tout... Comme une unité indivisible incrémentée au rythme des vies qui s'égrènent. À ma naissance j'étais le numéro un ! Victoire ! Dès lors mon matricule évoluait... Inexorablement, vers la poignée de milliards dont la marge croissante purulait au grès du peuplement. Ceux qui me précédaient tombaient... Se décomposaient. J'avançais pour tomber. Et puis quoi ? La

mort. La pourriture noyée par la jouissance putride de ceux d'après moi. Poussé par d'autres que moi... Par la biologie. C'est une vision numérique de la vie.

Sixième jour. J'ai fait un rêve. Un rêve étrange dont la réminiscence est d'autant plus inhabituelle qu'il est rare que je m'en souvienne. Je courais dans des herbes hautes à l'ombre de pitons karstiques. Le ciel était rose... Et l'air assez léger pour que je puisse virevolter à la façon d'une libellule. Horizon bleu. Le paysage idyllique contrastait avec mon inquiétude. Je craignais les serpents. Il me semble que je fuyais.

Pourquoi ce rêve ? Pourquoi m'en souvenir ? Je suppose que cette expérience d'écriture, dont l'intérêt me semble de plus en plus flou, n'est pas étrangère à cette nouveauté. C'est qu'il s'agit d'un exercice ! À se laisser aller... À ne rien prévoir. Juste à laisser couler les lettres, à m'imaginer comme une eau. Une flaque ! Comme une matière poreuse, ouverte et généreuse... Sans numéro pour tordre les canons de la divisibilité. Peut-être que cette expérience promeut mes rêves au niveau d'une conscience éveillée ? Ou peut-être que le Diable de moi-même, bien enfoui dans sa cavité, s'autorisa à quelques sifflements nocturnes.

J'étais une flaque à fuir... Poussé par le harcèlement de la Pimbêche qui n'aura d'autres ambitions que de me retrouver.

J'ai senti le monde par imprégnation. J'ai absorbé les choses... Je me suis rapproché de la Volonté. Comment poursuivre ? Foin des bocks et de la limonades, je veux revenir à mon état de chair. À mon état limité... Unitaire. Je veux apprécier le monde tel que je suis... Débarrassé des appareils qui guident la raison ; l'expérience ; débarrassé de la symbolique des choses et des sentiments.

Adieu paysages ! Disparition des odeurs... Sus aux sons et aux délicatesses du toucher. Sentons là... Sentons la Volonté ! C'est un adieu au Temps. Un oubli de l'Espace. Et tâchons de toucher l'essence même de la vie.

Toucher la vie ? Plongeon dans l'inertie. Paradoxe au paroxysme de l'entropie.

*Tout est noir d'ici à l'infini*

*Espace et Temps bouffés par le néant*

*Matières englouties*

*Plus d'ici ! Point d'infini !*

*Et je flotte là... Dans ce vide vidé...*

*Comme une anomalie en suspension*

*Le Temps n'a plus de substance. Illusion !*

*Espace est où ?*

*Et mes yeux disparus, comment pourraient-ils voir ?*

*Noyés dans la dilution d'un noir qui n'existe plus*

C'est de ce vide qu'émerge la Volonté. La puissance noire se dévoile en de fins rayons dorés... Tendus... Sans origines ni destinées. Indénombrables... Bien sûr ! Insondables surtout... Ces rayons sont au sens de l'essence à la dynamique des réalités. Ils ont l'épaisseur d'un fil à coudre ! Une structure vaporeuse... Et la transparence ionique de particules dont la danse rythme le pouls de la vie. Des Baryons chantent à la joie d'inviter des protons... Voulez-vous briller avec moi ? Chantons ! Les mésons jouent de la basse quand hululent les photons. L'orchestre est à la vie ce que les cordes sont au violon. Rayons invisibles... Visibles si rien n'est visible. Plus rien n'est dicible... sensible. Voici l'essence de la matière.... Amour... Destruction... Élan de la vie ! Ces fils irriguent le vivant... Donnent le sens... Et au hasard une finalité. Pourrais-je en tâter les fondements ? Comprendre ce qui anime le monde ? Silence. L'expérience du mot est une aberration.

Je suis le musicien... Celui qui trouve les bons accords. Celui qui se plaît à jouer avec l'instrument de Dieu. J'agrippe le premier fil... Le tire comme un arc au plus bas de mon corps... Lâcher ! Le fil rebondit vers sa hauteur de résistance pour osciller en son centre et retrouver, peu à peu, sa position d'origine. La beauté est dans l'oscillation. Dans ce mouvement perpétuel qui part du grand vers le petit. Les variations sont

belles... La logique est belle ! Implacable, mathématique... Belle et satisfaisante. Il y a de l'apaisement quelque part... Un apaisement qui se niche dans ces constantes que l'on constate plus que l'on explique. Entropie, Pi, Fibonacci... Logiques anthropiques et tristes tropiques ! La beauté du renouvelé ou l'apaisement de ne plus penser la nouveauté.

*Je suis le chef d'orchestre peccamineux...*

*Celui qui trouble... Celui qui créé*

*J'ai le loisir de suivre ce qui me plaît*

*Et je me plais à couper le fil*

*Couper le fil*

*Ce fil*

*Au hasard*

Un mouvement et je le sais... Je me décrocherais d'un souffle. M'élancer comme Tarzan ! Plaisir... Voilà ma porte de sortie... Alors je me retourne et j'apprécie. Je m'élance... Sans vent ! Je m'élance... Sans voix ! Je tombe comme un pendule... Attiré par la gravité imaginaire de mon corps qui tombe comme un poids qui n'existe pas. Que n'aurais-je brisé l'ordre du monde pour ce plaisir futile ? Et je tombe, agrippé au fil de la force des choses. Le Temps est-il là ? L'Espace est moins sûr... Serais-je heureux de cet abandon ? Ne m'en lasserais-je pas ? C'est une chute sans fin... Sans porte de

sortie. Alors pour m'en sortir il me faudra... Il me faudra quoi ?  
Briser l'infinitude de mon plaisir. Contrer le vide pour retrouver  
les choses. Fermer les yeux. Et renoncer aux plaisirs qui se  
lassent du perpétuel.

Quitter l'inertie.

## **Jour 7 : fulgurer comme un(e) agelaste hiémal(e)**

20 septembre 2022

Café Lo Sfizio, Via Guglielmo Oberdan, Pise, Toscane, Italie.

\*\*\*

Fulgurer comme un pendule. Quitter l'inertie. J'ai besoin de matière pour repenser l'Espace... Le Temps. L'inéluclabilité d'une éternelle immobilité... Joyeuse et sans raccord... Est une négation du risque et de la vie. Ici... Point de créativité.

Mon fil se détend... Ferme et lâche. Alors ma chute ralentie. Mon corps reprend corps avec la matière. Je ressens mon poids... Et tout en bas... Un point lumineux m'indique le point

de chute. Le point grossi... Rayonne et m'aveugle. Je m'y dirige poussé par l'évidence de la destination. Point. Petit point. Point moyen et lumineux. Point grossi et point de vie ! Point rond... Sphérique et globuleux. Point dessous ou point dessus ? Que dis-je ? Ce point est énorme ! Il gagne en taille... En volume. Et voilà que je distingue une sphère, une planète ! Une planète jaune et bleu. Une planète luxuriante... Promesse de vie ? Point de soleil ou d'astre lumineux. Aucun foyer. Point d'espérance. Rien n'éclaire cette planète si ce n'est-elle même. Constat du moment où mon fil... Ferme et lâche... M'emmène au travers d'une atmosphère dorée... Traverse les nuages... Perce un troupeau de moutons lions et m'accompagne, doucement, dans la canopée d'une immense forêt... Couverture branchu d'une prison végétale.

Qu'on me juge agelaste... D'aucuns dirait iconoclaste ! Un isolement dans la jungle me préservera de la Pimbêche... Je touche le sol. Il est humide. Je relâche le fil... Guide ultime de mon retour à la matière qui s'envole et disparaît.

*Mouvement de feuilles*

*Rien n'est plus farouche qu'une jungle*

*Le vivant se cache dans la lumière*

*Cette jungle est un festival de couleurs...*

*Un juste mixte d'odeurs*

*L'humidité végétale...*

*Les ombres au déni des plénitudes hiémales*

« *Regarde le Beau* » me dit une voix qui résonne en écho. Quelle voix ? La mienne... Celle du Diable de moi-même ? Non... Une autre. Une autre. Elle m'ordonne sans me brusquer. « *Regarde le Beau* » me répète-t-elle. Je m'assois sur une souche. Sage et regarde. Rien.

*Haute canopée*

*Fraîche humidité*

*Sentiment de peur*

*Les feuilles se meurent...*

*... Dans un grouillement d'angoisse*

Je rebaisse les yeux. Une plante gigantesque me fait face... À quelques mètres de moi. Elle m'intrigue. Par son unique grand bulbe... Jaune et musculeux... Elle me regarde. Comment ? Sans yeux certes... Mais oui : elle me regarde. Cette plante n'était pas là à mon arrivée. Aurait-elle poussé sur place à la grâce de sa curiosité ou bien « marché » jusqu'à moi ? Ses racines me semblent bien implantées... Le bulbe renferme une vie refermée. Le bulbe est tourné vers mon corps. Les commissures me fixent. Des insectes tressent une couronne de vrilles à la tête du végétal.

Imperturbable... Je sens qu'il me jauge.

Les commissures du bulbe se mettent à trembler... Paralysé par peur je vois la plante susurrer du bout des lèvres : « *Trouves-tu en moi la Beauté ?* » Alors pour en juger de bonne foi, le végétal écarte cinq grandes feuilles comme un éventail ! Cette plante n'est pas grande... Elle est monumentale ! L'ombre gagne. La tige du monstre forme des sillons dont les écailles s'emboîtent dans le plus bel ordre naturel des choses. Divisions... Ordonnances et ramifications... Les insectes baissent leur vol d'admiration.

Oui, j'y vois de la beauté.

« *Te crois-tu en danger ?* » me demande-t-elle. Oui... Et je n'ose bouger. Suis-je en danger ? Rien ne me dit de courir. Tout me dit de fuir... De me cacher. De battre mon cœur pour quoi faire ? Ou bien rire pour crier. Le vide me bloque... Le vide me vide. Je regarde cette peur sans yeux quand soudain... La plante ouvre son énorme bulbe... Découvre un gosier noir comme l'ébène... Une langue de vipère et des lèvres dégoulinantes de sucs. Les insectes y meurent. Atterrissage gluant.

Point de réflexion.

Le monstre allonge sa tige...

Plonge du bulbe et m'avale comme un glouton.

## **Jour 8 : gauchir comme un(e) ectoplasme tératoïde**

21 septembre 2022

Café Lo Sfizio, Via Guglielmo Oberdan, Pise, Toscane, Italie.

\*\*\*

Gauchir la terre... La polluer de moi-même. Amas d'excréments digérés... Corps purulent d'acides effervescents. Restes en moignons... Sucs. Cellules si rongées qu'entre les quarks plane un vide boursoufflé. L'armée des invisibles vidangeurs patrouille... Grouille et me dépouille... Me ruminent et m'éjectent... se rebouffent et se digèrent dans la fange d'un moi renouvelé en déjections.

Beauté de la charogne ! Viande rassie... Je me dissous dans la terre en sourdes ramifications.

Inéluctable. Élémentaire. Au-delà des mailles de la matière.

Aux tamis des choses qui s'amuse du vide... l'âme aux ectoplasmes !

La plante m'a mangé... Que dis-je : gobé ! Oui ! Je sue de ses racines. Dans sa terre et sans ciel... Sans force. L'esprit est trop gros... Trop gras... Sa besogne fut-elle utile ? Il est curieux que je puisse m'exprimer. N'aurais-je pas disparu de la vie ? Me voilà en peine pour pleurer... Sans corps à nouveau... Sans état et sans inspiration. Comme une boussole qui se tord à muser sans nord, loin de ses croyances, de ses savoirs et de son imagination. Quel est l'agenceur magnétique des mots sans raison si ce n'est l'intuition ? Elle nous incite à procéder comme ci... Et non comme ça ; à s'inspirer de cette pièce pour l'associer à celle-là. L'intuition bouscule les codes. Pont de beauté... Fleuve profond de la raison. Elle règne en cachette pour créer... Toucher la vérité. L'intuition pense l'impensable et repense les choses pensées. L'intuition est une force ! Dépasse le non mesurable par sa taille... Grande ! Tellement grande ! Tellement là... Partout... Qu'au final elle nous mange... Nous digère... Nous broie ! Comme des papillons nous t'utilisons... Intuition ! Dois-je percevoir ta beauté que ne puis-

je toucher ? La Volonté est une ambition. Elle subsiste au sort de la digestion.

Mes forces s'épuisent. Mon inspiration s'étiole... Que dire... Que faire... Qu'écrire ? Rechercher une fiole ? Une formule de jouvence ? Un élixir ? Pourquoi mes pensées me guident-elles à nouveau vers la disparition ?

Rien... Plus rien ! Je ne veux plus de ce non-état. Je préférerais encore être en flaque... Liquide et fuyante. À la fois nulle part et partout ! Je préférerais les discours abscons du Diable de moi-même ; la perversité de la Pimbêche... Mieux l'enfer que rien ! Je veux embrasser la toison des moutons-lions ; revoir les yeux tristes de ma licorne-bouée. Helmholtz Le Vaillant... Freddie... Je veux palper avec vous les matières formées... Je veux mon état d'homme et un ensemble auquel me raccrocher. Fais un effort... Imagine... Laisse toi guider.

*Une cellule amphibie navigue et alambique*

*Perdue dans un bouillon de culture bactérienne*

*Moi ! Dernier élément dont les bactéries ne veulent plus*

*Poussière sans nutriments*

*Sans fonction. Sans vie*

Je me dirige vers les tréfonds des endroits oubliés. Des espaces sombres... Chauds. Très sombres. Au fond. Tout au

fond. Cachée sous un galet, se trouve une ouverture.

Une lacune à la mort.

*Le courant m'y emmène...*

*Pour donner chance à la vie*

*J'y entre et je m'y promène*

*Ici se trouve une vérité... Rouge... Incandescente*

*Une vérité sombre logée dans une chaumière sombre*

*Sombre et odorante*

Et je le vois de nouveau ! Sombre coquin... Ombre tétratoïde de moi-même. Diable de moi-même ! Il porte un chapeau de Merlin comme un bonnet d'espérance. Rire taquin :

- « Bienvenue poussière. Absence de toi-même. Tu es moins matière que flux. Es-tu satisfait de ton non-toi ?
- Diable non... Non je ne le suis pas. Regarde-moi tout rabougri. Regarde-moi qui n'existe plus. Je vis deçà delà... Pire à la cellule morte. Comme une chose en deuil de son corps... Dépourvue d'énergie.  
Comment reprendre matière ?
- Foin de magie mon cher ami... Remonte le fil de l'entropie ! Ni Bien. Ni Mal. Le remonter c'est l'affronter... De sorte tu épouseras la Volonté ! C'est la nature des choses que veux-tu.... Ni Bien. Ni Mal.

Affronte le désordre et dispense l'énergie. C'est un combat sans fin mon cher ami ! »

Le fil de l'entropie ? La bonne affaire...

Où trouver ce fil ? Comme l'agripper ?

Mon Diable fouille dans l'alcôve de la plus noire des alcôves noires de son sombre trou. Sourire gris. Léger... Souple et brillant... Le fil dans sa paume est doré... Leste et transparent. Le fil s'engouffre comme un mauvais poil dans le pore d'une membrane morte... Ruine noire du sombre trou de la plus noire des sombres alcôves. Membrane sans vie... Ridée et décrépie... Dont les aspérités calcaires dessinent l'éclat d'un corail mort. Le fil disparaît dans un interstice... Petit... Si petit... Que la plus petite base de vie dans ce vide si petit s'accommoderait d'être pustule pour échapper à la mort.

*« Derrière la membrane... Les fils se rejoignent ! »* Poursuit le Diable de moi-même. *« Ils suivent les bons canaux... Ceux de l'Ordre et de l'Unité. Prends ce fil et remonte-le... Passe la membrane morte... Prends ce fil et remonte-le jusqu'au nœud qui, par ta gauche, rejoindra un autre fil. Suis le mouvement de la vie. Suis le fil jusqu'au prochain nœud, qui par ta droite, en rejoindra un autre. Quitte la terre... Dans les eaux et par les airs ! Suis le fil au gré des nœuds... Toujours à gauche... Toujours... De rien, tu deviendras bactérie. Continue ton chemin... Droit... Tout droit ! Et d'autres éléments de toi-*

*même te rejoindront. Matière... Gare aux oiseaux ! Aux feuilles et aux plantes... Et puis compte bien... Au nœud gordien... Ta forme sera animale ! Un peu poilu... Chapeau pointu. Avec un nez... retroussé ! Et des oreilles pointues... Turlututu ! Alors tu renaîtras... Tel que tu étais ou comme il te plaira. Tu n'es rien le Temps ne compte pas... Redonne-lui corps... Reprends matière et disparais. »*

## **Jour 9 : musarder comme un(e) sylphide babélien(ne)**

22 septembre 2022

Café Lo Sfizio, Via Guglielmo Oberdan, Pise, Italie.

\*\*\*

Musarder, c'est ce que je fais de mieux. Je lézarde en néguentrope. Je perds mon temps... Accablé par les grains d'un sablier qui m'étouffe. J'écris sans ne plus savoir ni à qui ni à quoi me vouer. Perte de temps et Roi des temps perdus.

Perte pour l'éternité...

Je roule comme une boule vers je ne sais quoi... Du flux à la matière. Une matière qui importe peu... Simple ramassis

globuleux. Et que d'efforts déployés ! Ma curiosité féconde ressuscitée... Curieux de m'imaginer sortir de cette torpeur. Curieux de revenir... De reprendre forme et de redonner sens ; de remonter le fil des choses déconstruites par le simple fait de leur existence. Je compte les nœuds... Gordiens... Marqués par une singularité réfléchie de ce qui n'est pas. Quelle drôle d'articulation ! Quelle pulsion de vie ! Je remonte le fil et je reprends forme ; j'agrippe le fil... Doigts timides... Je le vois. Je devine l'aurore sombre voilée d'une paupière à peine formée.

*Il me suffit d'ouvrir les yeux...*

*... Pour renaître d'où je le souhaite.*

*Ouvre les yeux...*

*Concentre-toi. Expire au plus profond de toi...*

*Aide-toi et repli toi*

*Replié tel un fœtus*

*Compte... Compte tes pensées !*

*Catégorise-les. Dénombrer-les*

*Et au moment zéro lâche le fil*

*Extirpe-toi*

*Je m'étire et je me force. Mes muscles répondent*

*Les mouvements s'articulent*

*Python et Renoncule*

*Lumière*

*Craquement*

*Et comme une sylphide à sa coquille*

*Extirpe Narcisse à la jonquille*

*Moi ! Vénus mâle...*

*Se déploie d'une arabesque*

*Un coquillage gigantesque*

Je sors et je respire... Je marche même ! J'ai recouvert mon état d'homme. L'âpreté des limites corporelles. Retour au point zéro... Couvert d'un plasma de méduse et d'une gorge vierge... Hurlant à la plaine l'honneur d'une animalité retrouvée. J'hume le vent et me livre au soleil... Le chatouillement des herbes et les odeurs de la terre. Le parfum des premiers jours s'infiltré dans mes poumons. Gravé comme un confort maternel... Mémoire éternelle au privilège de la renaissance.

Des couleurs et des perspectives. Enfin ! Je revis.

Je marche sur les blés... Je ne crains pas les insectes.

Et ne boude le plaisir d'une vulnérabilité retrouvée.

Un caféier me fait face. Il est grand. Beau. Beau comme un grand-père. L'arbre dispense sur la plaine des myriades de pétales blancs couronnées sur ses branches par des petites

feuilles élancées d'un vert printaniers. Sous ces pétales bourgeonnent des petites graines de café. De minuscules graines de café. Je touche l'arbre.

Un vent parfumé glisse de ses feuilles vers ma peau. Pause et communion... Mouvement de deux vers l'un pour une commune attention. Une simplicité se dégage de cette relation. Comment l'exprimer ? La pensée demeure incommensurable avec le langage. Comment Diable dépasser les mots ? Trop de concepts babéliens... Aux réceptions subjectives invoquerais-je la mixité des sens... Le tourbillon d'un d'oubli brise les carcans des lectures raisonnées. Parlons d'odeur... De son... De toucher... Parlons d'une quête vaine ou d'un intouchable absolu. Mais que faire d'autres ? Montrer une once de beauté ? Tourner comme des mouches autour du bulbe ? Jouer des limites et s'en amuser ? Que dire... À la vérité la forme ne convient pas. Elle est. Point. Et puis d'ailleurs rien ne convient. Tout n'est qu'artifice. Suggestion. On n'écrit pas un texte sur un type qui touche un arbre. On touche un arbre. Point.

Le caféier ploie son ombre sur mon insignifiance :  
*« Maintenant que tu as joué avec tes limites... Ne pousse plus au-delà. Maintenant est l'heure du choix ».*

## **Jour 10 : zinzinuler comme un(e) ombrière atrabilaire**

23 septembre 2022

Café Lo Sfizio, Via Guglielmo Oberdan, Pise, Toscane, Italie.

\*\*\*

Zinzinuler des absurdités sous l'ombrière de mon arbre.  
À Pise sous la marquise... Et j'attends mon café...

Je me plais à imaginer que mon arbre a la voix sage de la raison. Comme on se plaît à imaginer les arbres d'ailleurs. J'imagine que ses graines ont une saveur vanille. Petites capsules au bois rond et corsé.

« Tu n'as pas tort » abonde-t-il.  
« Mais il y a la vanille du Bon... Et celle de la Perdition »  
« Voici la graine rouge... » Pendille à une branche gauche  
« Et la graine bleue. » Suspendue à une brindille droite  
« La graine gauche... Hum... Humm...  
« Te fera planter comme tu es... À mes côtés  
« Ami pour l'éternité  
« Tu ressentiras la nature des choses... doucement.  
« Tu te transformeras  
« Tu ressentiras l'énergie qui anime mes racines...  
« ...Du sol jusqu'au ciel  
« Tu connaîtras la Volonté...  
« ... Dans ce qu'elle a de plus simple...  
« Ou peut-être est-ce celle que je vois...  
« Sans a priori  
« La Volonté qui ne crée pas moins qu'elle ne détruit  
« Dans une même énergie  
« Tu ne te mouvras pas ! Stupidité animale...  
« Sans mots, tu découvriras  
« Oui... La Volonté des choses enfin tu sauras  
« La graine bleue en revanche...  
« La graine bleue est une aventure  
« Elle t'emmènera vers un dernier état...  
« Dans l'arène d'un combat final, inégal et déloyal  
« Un combat sur le fil...

« Celui que tu cherches au fond de toi  
« Un combat qui te libérera »  
« Que choisis-tu ? »

Ma quête est terminée. Je me fiche de la Volonté des choses... Trop simple... Trop grand. Indicible... De mes changements d'état à l'exclusion de la matière... en passant par la mise en berne du Temps et de l'Espace rien n'y fait ! Je ne serai jamais assez bien armé.

La quête d'absolu isole... Égare... Et si c'est la seule chose à laquelle doit me mener la pensée intuitive alors je préfère composer - aussi ! - avec les artifices de la raison. Joli mélange. Après tout pourquoi fuir ? Et pourquoi ne pas jouer des constructions ? Elles offrent une possibilité : celle des gammes... Et le privilège de l'infini. Je veux pouvoir calculer... Me représenter. Je veux pouvoir dessiner de mes yeux et considérer les choses non pas pour ce qu'elles sont, mais pour ce que j'en vois. Je veux reprendre le contrôle de moi-même. Je veux redevenir moi... De corps... De chair... Mortel et limité avec joie.

L'arbre est un sage disais-je... Il détricote le fil de mes pensées et sans mot dire - Comment le pourrait-il ? - me tend de son feuillage droit la graine de café bleue : « *Elle est vanillée à souhait... Adieu* ».

Je place la graine sous la langue... Rien ne vient... Ni goût ni odeur... Si ce n'est la salive... De la salive caféinée. De la salive abondante que je ne contiens... De la salive qui déborde de ma bouche. De la salive que je crache honteux dans un flux noir caféiné sur une terre spongieuse pleine de café. Un flux que je régurgite... Par le nez... Le café produit par ma salive abonde et rapidement m'inonde comme s'il remplissait une tasse invisible dont les bords s'élargissent. Magie ! Des chevilles à la ceinture et de la ceinture jusqu'au cou... Je suis bien dans une tasse ! Oui ! Dans cette tasse dont les bords s'éloignent à mesure qu'elle se remplit... Loin... Très loin... Le caféier disparaît à l'horizon. Je perds pied et nage... Fixant l'horizon blanc d'une faïence... Ultime barrage de mon café.

Le flot se tarit. Je tousse à l'agonie.

Comment rejoindre le bord ? Dois-je nager ?

L'horizon est incertain... Des vapeurs s'échappent. Elles forment un long brouillard parfumé dans le ciel contenu de la tasse. Je nage dans cette mer chaude... vanillée... Bien décidé à rejoindre la faïence éloignée... Lorsqu'un ensemble de flocons laineux s'abat sans bruit sur les flots. On dirait de la neige ! Les flocons coulent à la surface sans bruit... La laine

bêle et meurt. Sans rugir. Sans gloire. Des milliers de moutons-lions se noient sous mes yeux... Ils sont minuscules. Beaucoup plus petits que ceux avec lesquels j'ai chevauché dans le ciel. Ils se dissolvent lamentablement au contact du café. Helmholtz Le Vaillant, es-tu là ? Pour quelle absurdité viendrais-tu me sauver ?

Le vent se lève. La couleur du liquide change... Il devient caramel. Et mon café prend le goût de la mort ! Des vagues produites par un mouvement d'éléments me chahotent dans un sens... Me percutent dans l'autre. Je ne nage plus... Je survis. Manquerais-je de me noyer ? À boire la tasse... Comble de l'ironie.

Quant au loin ! Juste à quelques brasses... Des couleurs arc-en-ciel rayonnent entre deux vagues sombres et déchaînées. Une bouée... Une bouée à tête de licorne flotte à la surface du liquide maudit ! La bouée se dirige vers moi... Elle me hèle... Je nage en indienne à sa portée par-dessus les vagues et je m'agrippe à sa plastique. Freddie ! C'est bien elle... Sauvée... Freddie regonflée !

Si je dois crever ça sera avec elle... :

— « Comment nous sortir de là ? Comment rejoindre le bord de la tasse ? » lui demandais-je.

— Rien n'est joué... Ressens-tu comme nous nous penchons ?  
Ne vois-tu pas le mouvement de notre contenant ? »

Freddie a si tôt dit... Brave licorne... Qu'une ombre gigantesque s'aplanit sur l'horizon. Un petit souffle... Une haleine de bonbon rose envahi la tasse... Lève à la surface du liquide maudit la funeste brise du danger.

Le contenant penche... Nous attire... Et nous nous approchons du gouffre sombre à l'odeur de bonbon d'où disparaissent par gorgées les flots de notre précarité. L'ombre se précise. On en devine les traits. Un amoncellement de croûtes fraîches, de pus et de pustules tièdes forment un gigantesque bouton de fièvre à la commissure du gouffre. Une odeur de mort s'en dégage. Des spectres y creusent des puis de grattage... Comme à la mine. On dirait des Diables de moi-même. Ils sont des milliers. Ils me regardent et sourient :  
« *Alors le navigateur... On a remonté le fil de l'entropie ?* »

Pimbêche atrabilaire, tu es là ? Pimbêche je te reconnais !  
Pimbêche je suis dans ton café...

Rien ne saurait nous sauver si ce n'est un miracle.

Ou plutôt deux.

Premier miracle : celui-ci vint de mon destrier. À l'ultime portée de gorgée... « *Vendetta ! Vendetta !* » Hurla la Licorne. Elle combat à mes côtés. Alors... Dans un débordement de colère, la crinière de l'animal s'étoffe... La bouée s'élargit par le muscle et par la chair... La licorne nage à présent de ses pattes et me porte fière sur son dos. « *Prends ma corne et ne la manque pas !* » M'ordonne-t-elle.

Alors je la prends... Je la dévisse. Corne de l'espoir entortillée à la manière d'une baguette magique. Qu'en faire ? Je la brandis comme une arme... Et à l'approche des lèvres du Golgotha, je m'élançe et la plante dans un sillon écarlate de la pustule infectée par des puits de grattage.

Confusion... Les mouvements nous ballottent. Je chute dans la tasse prestement reposée. Les vagues sont immenses... Et un cri trop humain pour être honnête résonne sur les parois de cette tasse trop grande... Trop haute ! Je nage... Nage... Je nage dans la confusion. J'aperçois Freddie au loin dont le corps redevenu plastique coule sous les flots. Fatiguée... Elle ne nage plus. Se laisse périr à la dérive... Avalée par les larmes d'un drame qui n'a plus lieu d'être. Elle va mourir une nouvelle fois. Sans moi. Jamais deux sans trois... Si jamais la miséricorde de la noyade d'accorde avec à la chute... Sans parachute... Diable de moi-même faite que son énergie renaisse au dynamisme du poney !

Le souffle qui s'engouffre sur la tasse n'annonce rien de bon. Est-ce un souffle diluvien ? Le spectacle final de l'apocalypse ? Non... Deuxième miracle : c'est un souffle qui me pénètre... M'enfle et me renforce. Ma confiance revient. Et à mesure que la Pimbêche, au bouton percée par la corne, se vide de son air... Se vide de sa chair... Et que son corps se réduit à la sécheresse d'une peau de chagrin... Je reprends taille et je revis.

Je suis moi-même ! Enfin ! En plus grand déjà... Oh pas tout à fait encore à ma taille d'homme. Je sors de la tasse... D'abord petit... Mais... De plus en plus grand effectivement. Petit parmi les couverts... Les verres... Les chaises... Puis homme parmi les hommes ! Je ferme les yeux... Je gonfle... J'inspire un nouvel air. Un air familier ! Celui de l'Italie. Celui du café d'où j'écris. À Pise. À la même place qu'au premier jour. À lorgner le fantôme d'une Pimbêche imaginaire. Envolée depuis fort longtemps.

## **Après-propos**

Je ne remercierais jamais assez le lecteur d'être arrivé jusqu'ici. Si votre cœur est au partage, n'hésitez pas à laisser un commentaire sur la plateforme de votre choix.

Des passages imagés ont été soumises en prompt à une IA. Si vous souhaitez voir à quoi ressemble un mouton-lion je vous invite à consulter mon compte Instagram @chb.books.

Ristretto est mon deuxième livre après *Les Fantaisie du Mal*, un roman fantastique, publié en janvier 2022. J'offre le format numérique à qui me le demandera, s'il place le mot « sycophante » dans son courriel. Le cas échéant, je vous invite à me contacter via mon blog à l'adresse suivante : charleshenriboisseau.fr. Vous y verrez aussi de la peinture.